LÉONOR DE RÉCONDO

PIETRA VIVA

roman

SABINE • WESPIESER ÉDITEUR

Extrait de la publication

PIETRA VIVA

DU MÊME AUTEUR

LA GRÂCE DU CYPRÈS BLANC
Le temps qu'il fait, 2010

RÊVES OUBLIÉS
Sabine Wespieser éditeur, 2012 ; Points, 2013

LÉONOR DE RÉCONDO

PIETRA VIVA

roman

SABINE WESPIESER ÉDITEUR
13, RUE SÉGUIER, PARIS VI
2013

Extrait de la publication

© *Sabine Wespieser éditeur, 2013*

Extrait de la publication

Pour Cécile, ma mère, ma lumière.

Extrait de la publication

Sol d'una pietra viva
L'arte vuol che qui viva
Al par degli anni il volto di costei.

Dans une pierre vive
L'art veut que pour toujours
Y vive le visage de l'aimée.

Michelangelo Buonarroti
Madrigal à Vittoria Colonna, ca. 1540-45

Andrea

La lumière entre par les fenêtres en ogives. Michelangelo joue avec les particules de poussière qui, projetées par le faisceau lumineux, viennent se cogner contre la table en marbre. Les mains agiles du sculpteur passent de l'ombre à la clarté sans se lasser. Il attend.

Frère Guido est venu le chercher dans la matinée en lui disant que l'un des leurs était mort et que le supérieur lui permettait de l'ouvrir. Guido n'emploie jamais le mot « disséquer ». Par respect, dit-il, pour le trépassé, mais aussi pour les vivants qui se doivent de l'étudier avec religiosité.

Michelangelo continue de caresser la lumière, quand il entend les pas s'approcher. Il ne lève pas les yeux vers la porte. Il connaît parfaitement l'enchaînement de gestes que les frères commencent. Presque une danse.

Guido arrivera le premier et, après un bref salut, indiquera le sexe et l'âge du défunt. Frère Andrea et

Extrait de la publication

un autre moine entreront à leur tour. Ils porteront le corps recouvert d'un linceul blanc qu'ils déposeront délicatement sur la table en marbre. Guido récitera une petite prière et, après le dernier amen, le silence s'installera.

Andrea voudra rester pour voir ce qui demeure à l'intérieur du corps quand l'âme s'en est allée. Mais Guido lancera son inéluctable : « Mes frères, laissons le maître à son travail. Allons rejoindre le nôtre ! » Et Michelangelo se retrouvera seul dans ce face-à-face qui ne l'émeut plus.

Une fois seulement, il a refusé d'inciser. Derrière Guido, Andrea portait sous un drap blanc, serrée contre sa soutane, une forme minuscule qui semblait plus légère que l'air. Michelangelo a simplement dit que cela lui était impossible, qu'aucun être ne pouvait se dissimuler sous le linceul. Et Andrea lui a répondu :

« Comme je vous comprends, maître. L'âme de l'enfant, en s'arrachant du corps pour s'élever vers le Ciel, a pris avec elle une bonne partie des chairs... »

C'était la première fois que Michelangelo entendait la voix d'Andrea. Il ne sait pas s'ils se sont parlé depuis. L'entendre ne l'intéresse pas, ce qu'il aime c'est le regarder.

La porte s'ouvre. Ils entrent. Michelangelo ferme les yeux. Il attend les informations concernant le cadavre. Mais les pas s'arrêtent à peine le seuil franchi et aucun son ne vient briser le silence.

Il ouvre les yeux. Il y a Guido et, derrière lui, deux frères qui portent le corps. Andrea n'est pas là. Le cœur de Michelangelo se serre. Une pensée lui traverse l'esprit.

« Eh bien, frère Guido, que se passe-t-il ?

– Maître, je ne trouve pas de mots. Jugez par vous-même... »

Les deux frères posent le cadavre sur le marbre. Le corps sous le drap est encore souple. La mort doit dater de peu.

« Frère Andrea n'est pas avec vous ce matin ? »

Le regard de Guido élude la question. Il entame la prière.

Le cœur de Michelangelo se serre un peu plus. Il chasse, une nouvelle fois, l'idée qui le taraude.

La prière est finie, les frères restent, incapables de revenir sur leurs pas, de s'éloigner. Michelangelo hésite à attendre leur départ pour commencer la dissection.

Le poids du lin décide pour lui. Dans un bruit sec, un pan du tissu tombe, dénudant une jambe d'homme.

Extrait de la publication

Michelangelo la regarde attentivement. Les poils sont longs et blonds. L'intérieur du genou est recouvert par un léger duvet. La cuisse est vigoureuse, il n'a pas besoin de l'inciser pour sentir la densité des muscles attachés à la rotule. Le pied est fin, les ongles sont propres et parfaitement coupés. L'homme était jeune. Vingt ans peut-être.

Michelangelo a complètement oublié la présence des frères. Il touche le mollet. Comme il l'avait deviné, la peau est souple, à peine cireuse.

Le cœur de Michelangelo bat à tout rompre.

Avec délicatesse, il découvre entièrement le corps. Le sexe est caché par un linge. Il ne regarde pas le visage. Pas encore. L'idée qui cherchait à s'immiscer a maintenant envahi son esprit.

Le torse est imberbe. Les tétons, couleur corail, hissés sur leurs petits monticules de chair, flottent sur la peau immaculée. Les proportions du corps sont parfaites, telles qu'il les avait imaginées.

Andrea, c'est toi qui gis sous mes yeux, n'est-ce pas ?

Comment résister plus longtemps à l'envie de regarder le menton, la bouche, le nez et les paupières closes ? Définitivement closes.

Un râle s'échappe de la gorge de Michelangelo et va frapper la voûte.

Ce bruit extirpe les frères de leur immobilité. Guido tend une petite bible à Michelangelo.

« Il a laissé cela pour vous, maître. »

Le sculpteur reste muet. Il aimerait demander ce qui s'est passé, ou tout simplement pourquoi. Mais il n'y arrive pas. Rien à part ce râle.

Les frères s'éloignent. Michelangelo est maintenant seul dans le silence de la pierre. Il range sa lame et la petite bible dans sa besace.

Jamais il n'a touché le visage d'Andrea. Comment pourrait-il, à présent, ouvrir son corps ?

Andrea, tu es la beauté à l'état pur. La perfection des traits, l'harmonie des muscles et des os.

Quand il l'a vu porter un cadavre, la première fois, il a cru à une allégorie du Christ. Sa jeunesse, sa beauté lumineuse, sa force à soulever si franchement la mort ne pouvaient faire de lui que le fils de Dieu. Et puis, il y avait son regard. Bleu sans peur. Direct comme la foudre du Jugement dernier. Michelangelo est venu disséquer dans la morgue de ce couvent romain pour le simple plaisir de contempler Andrea.

Ils se sont à peine parlé et, malgré cela, Michelangelo a aussitôt reconnu son corps nu, maintenant sans éclat. Il le regarde une dernière fois et l'abandonne à la

Extrait de la publication

poussière du faisceau lumineux qui vient rebondir sur son torse.

Il répète doucement :

« Andrea, tu es la beauté à l'état pur. La perfection des traits, l'harmonie des muscles et des os. »

Extrait de la publication

Le voyage

Michelangelo, bouleversé, ne veut pas rester un instant de plus à Rome. Il partira seul. Son assistant le rejoindra plus tard à Carrare. La commande que lui a faite le Pape, quelques semaines auparavant, lui donne une bonne raison de fuir. Là-bas, il oubliera. Il en est presque sûr.

Dans son sac en cuir, il met quelques habits chauds – le printemps dans les montagnes peut être humide et froid –, une paire de chausses en peau de chien, ses ciseaux à marbre préférés, le petit livre de Pétrarque que lui a offert Lorenzo de Medici dont il ne se sépare jamais, un carnet à croquis et la petite bible d'Andrea, qu'il n'a pas encore ouverte. Michelangelo est prêt.

Son voyage vers Carrare dure plusieurs jours. D'abord en bateau, puis à cheval à travers les montagnes. Quand il arrive au port le plus proche des carrières, il lui reste une bonne journée de route.

Extrait de la publication

L'embarcation accoste le soir, et Michelangelo prend une chambre dans une petite auberge qui donne directement sur les quais. Il s'assoit sur son lit et écoute le roulis des vagues s'éloigner peu à peu. Quelques instants auparavant, il a commandé son dîner. La patronne le lui monte, il ne veut pas être avec les autres dans la grande salle. Il préfère rester seul.

En mangeant la soupe de poisson, il songe aux jours derniers. À force de scruter la mer, il a réussi à vider son esprit. Presque à oublier Andrea. Maintenant que les montagnes sont proches, il sait qu'il va pouvoir s'abandonner au travail, aux discussions avec les tailleurs de pierre afin de repérer le marbre parfait. Il sait aussi que cette recherche exaltante l'apaisera.

La dernière fois qu'il est venu à Carrare, il a trouvé le bloc de sa pietà de Rome. Entre des dizaines, il a su d'instinct que celui-là était le bon. Il l'a acheté une fortune. Les carriers sont âpres en affaires, mais il ne le regrette pas. Cette sculpture a établi sa renommée. S'il est là aujourd'hui, c'est grâce à elle. Et le Pape n'a pas été avare, il a en poche mille ducats pour acheter les marbres nécessaires à son tombeau.

Dans son carnet, il a déjà dessiné plusieurs esquisses. Jules II l'a exhorté à laisser son génie s'exprimer. En

y repensant, Michelangelo sourit. Le mot « génie » est à la fois bref, louangeur et inutile, mais dans la bouche d'un homme si puissant, il est le signe d'une confiance absolue, devant laquelle on ne peut que s'incliner. Le sculpteur s'est agenouillé, a baisé la bague du souverain pontife en le remerciant, en lui disant qu'il tâcherait d'être à la hauteur de leurs espérances mutuelles.

Michelangelo ne doute pas de son imagination, tant elle foisonne à chaque instant. Mais le marbre ? Trouvera-t-il les blocs adéquats ?

Il est impatient de s'attaquer à la montagne. Dans ces moments d'euphorie, son esprit chasse tout ce qui est étranger à son œuvre, même le corps sans vie d'Andrea.

Il s'installe confortablement sur une chaise près de la fenêtre. Le bruit du ressac envahit à nouveau l'espace. Il boit une gorgée de vin et prend le petit livre que lui a offert Lorenzo. Il laisse les pages s'ouvrir à leur guise. Soudain, sous ses yeux, une phrase flotte au-dessus des autres :

« La mort fait l'éloge de la vie comme la nuit celle du jour ».

C'est exactement ce qu'il ressent. Depuis toujours ou presque. Et si la mort d'Andrea l'a précipité vers

les montagnes, c'est pour tenter d'extraire la lumière de l'abîme.

Michelangelo caresse les mots de sa bouche. Il les prononce sans émettre aucun son. Il en dessine les contours avec ses lèvres, qui sourient toujours, puis boit une nouvelle gorgée de ce vin rouge des coteaux de la région, corsé et rustre.

Demain, je serai à pied d'œuvre.

Il fait froid dans la petite chambre, il se lève et marche pour se réchauffer. La fatigue du voyage s'abat brusquement sur lui. Avant de se coucher, il déchire un petit bout de papier de son carnet et marque la page du livre.

Le sculpteur ne prend pas la peine de se déshabiller. Il se glise directement sous l'amas de couvertures. Ne dépassent que son front et ses yeux clos.

Sans qu'il ait le temps de s'en apercevoir, la magie du rêve l'emmène des années en arrière, lors d'un dîner chez Lorenzo. Quand tous se retrouvaient à sa table le soir.

L'hôte est là, bien entendu, mais aussi ses fils, des peintres, des musiciens et des penseurs. Tous ceux que Lorenzo juge comme étant l'élite culturelle de Florence. Michelangelo a tout juste dix-sept ans. Le plus souvent, il se tait et s'abreuve du savoir des autres.

Extrait de la publication

Pico della Mirandola est beau, élégant, parle une vingtaine de langues. Ce soir-là, il s'exprime dans un idiome que personne ne comprend, mais cela ne l'empêche pas de disserter tout son soûl. Lorenzo lui répond dans une langue tout aussi incompréhensible. Et, ainsi, les échanges fusent entre les convives sans qu'aucun ne soit intelligible.

Michelangelo n'y voit rien d'anormal et continue de goûter les mets qui se succèdent. Des terrines de gibier sculptées, de somptueuses volailles, des pyramides de légumes décorées de fleurs, que les domestiques présentent avant de les servir. Et, soudain, Andrea est debout, devant eux. Dans son plat à lui, une belle cuisse d'homme rôtie. Il s'incline et annonce :

« Giuseppe, vingt-cinq ans. »

La tablée ne s'étonne pas. Aucune exclamation de surprise. Les discussions en langues inconnues se poursuivent.

Michelangelo se réveille en sursaut.

Extrait de la publication

Extrait de la publication

L'arrivée

Après son étrange rêve, le sculpteur ne se rendort qu'à l'aube. Toute la nuit, il écoute les vagues, incapable de se détendre et de s'abandonner à la fatigue qui pourtant l'étreint. Au petit matin, alors qu'enfin il sombre dans un demi-sommeil, le chant du coq le tire de sa léthargie. Il se laisse bercer par la rencontre insolite du volatile et de la mer. Il l'imagine glisser, puis plonger dans l'écume.

Peu après, il se lève. Une longue route l'attend encore et il voudrait arriver avant la nuit à Carrare. L'aubergiste lui a promis un bon cheval.

Michelangelo range le livre de Pétrarque dans sa besace, puis le ressort aussitôt pour y déposer un baiser et lire la phrase. Il ne l'oublie pas et, en descendant l'escalier qui mène à la grande salle de l'auberge, il la répète encore. La vie, la mort, le jour, la nuit. Il ajouterait le grain de la peau en marbre et l'ombre au creux des membres pliés. La pierre lisse et la lumière qui s'y réverbère.

Extrait de la publication

Demain, je verrai les carrières.

L'aubergiste interrompt ses pensées :

« Maître, votre nuit a-t-elle été bonne ? »

Comment cet homme au visage violacé a-t-il su qui il était ? Les commérages l'étonnent toujours. Lui s'intéresse peu aux autres et ne pose jamais de questions, par manque de curiosité, mais aussi à cause d'une peur sourde de quelque révélation qui pourrait l'atteindre, voire le troubler. Il regarde non-chalamment l'aubergiste :

« Votre établissement est parfait. Je m'y arrêterai à mon retour.

– Vous allez à Carrare, n'est-ce pas ? »

Le sculpteur esquive et répond à la question mielleuse de l'aubergiste par un ton sec :

« Préparez mon cheval, s'il vous plaît ! »

Michelangelo part. Sa chevauchée sur les chemins sinueux commence. Les paysages s'engouffrent dans son esprit, laissant des empreintes fugaces. Il retient certaines d'entre elles, en oublie d'autres. Elles sont le terreau d'impressions et de couleurs qu'il utilisera plus tard. Il ne peut deviner lesquelles mourront ou ressusciteront dans sa création. Quoi qu'il en soit, le sculpteur garde les yeux ouverts, asséchés par le vent et

Extrait de la publication

les collines, par la traversée de petits villages de briques et de marbre, érigés à l'ombre des châtaigniers.

Au passage de la rivière, il sait qu'il n'est plus très loin. Son cheval est robuste comme le lui avait promis l'aubergiste. Ils ne se sont pas arrêtés. Quand Michelangelo et sa monture passent la porte de la ville, l'angélus sonne.

Il se dirige directement vers la grande place où il a déjà logé. Il aimerait avoir la même chambre. Il frappe à la porte, Maria lui ouvre :

« Maître, vous êtes déjà là ? On vous attendait dans une dizaine de jours !

– Je sais Maria, mais des événements à Rome m'ont poussé à venir ici plus tôt.

– Quels événements ? »

La curiosité des autres est décidément maladive. Maria voit le visage du sculpteur se fermer.

Elle poursuit :

« Pardonnez mon indiscrétion. Je vais préparer votre chambre. »

Il retourne dans la rue pour attendre et voit un homme qui entoure de ses bras l'encolure de son cheval. Il le reconnaît aussitôt, c'est Cavallino.

Cavallino a grandi à Carrare et a la particularité de se prendre pour un cheval. Il est aussi persuadé

que ses congénères sont issus de diverses espèces animales.

« Cavallino ! Comment vas-tu ? lui demande Michelangelo.

– Ton cheval est beau, mais tu l'as trop fait courir. Regarde comme il transpire et comme il est essoufflé ! Tu devrais être plus doux avec lui !

– C'est vrai, nous étions pressés d'arriver.

– Pour le réconforter, je lui parle des belles prairies de la montagne où l'herbe est tendre, et de ma jument blanche que je vais voir chaque jour. C'est la plus belle. Elle me regarde encore avec indifférence, mais je ne désespère pas. Je lui chante à l'oreille les poèmes d'amour que ma mère m'a appris.

– Et ta mère, comment va-t-elle ?

– Oh, tu sais ! C'est une vieille jument toute cassée. Elle ne galope plus, ses articulations lui font mal. Et toi ? Tu as l'air plutôt en forme. Quel âge as-tu maintenant ?

– Trente ans et je ne vais pas trop mal, en effet.

– Tu as de la chance, parce qu'en général les chiens de ton espèce ne s'améliorent pas en vieillissant. Laisse-moi, s'il te plaît, conduire ton cheval à l'écurie !

– Vas-y ! Je suis très heureux de te retrouver, Cavallino... »

L'homme et le cheval s'éloignent.

Extrait de la publication

Michelangelo sourit. La poésie de Carrare est là. Il va pouvoir s'installer dans sa chambre, poser ses affaires pour plusieurs mois et oublier Rome. Mais avant cela, il doit écrire à Guido. Commencer son séjour en lui posant une simple question.

Cette édition numérique du livre
Pietra viva de Léonor de Récondo
a été réalisée le 04 juillet 2013
pour Sabine Wespieser éditeur
à partir de l'édition papier du même ouvrage.

© *Sabine Wespieser éditeur, 2013, pour la présente édition numérique*
www.swediteur.com

ISBN 9782848051550

Extrait de la publication